

AGAPES

Madame la Juge m'a invitée. Elle ne peut plus se passer de moi.

J'ai apporté des cadeaux pour les enfants. Des cadeaux créatifs. Avec, tout de même, une arrière-pensée malicieuse. Pour Louise, cinq ans, petite fille toute en boucles blondes, des pâtes à modeler de toutes les couleurs. Pour Germain, huit ans, des feutres fluo, aux teintes agressives. Aussitôt, je suis devenue leur meilleure copine et, pour me remercier, ils se sont mis en devoir de me montrer l'étendue de leurs talents.

Dans la cuisine, naguère impeccable, le souk s'installe peu à peu.

J'encourage vivement la gamine, n'hésitant pas à lui prodiguer des conseils. Elle a entrepris de façonner un bonhomme muni d'un gros abdomen bleu et de quatre membres grêles, de couleur verdâtre, obtenus en roulant un boudin entre les doigts, comme je lui ai montré. Il manque la tête. Je lui rappelle que son matériel comporte plusieurs couleurs qu'elle n'a pas encore utilisées, notamment une teinte chair. Elle déchire violemment l'emballage, et fait tomber sur le carrelage les pains de pâte qui restent à l'intérieur. Elle se précipite sur le rose, confectionne à la hâte une boule. Avec la chaleur de sa main, la diabolique matière devient collante. Elle en met sur sa robe, dans ses cheveux, elle s'en tartine le visage. Je suggère encore du bleu pour les yeux, du rouge pour la bouche, et du jaune pour les boutons de la veste du pantin.

Le voilà grotesque à souhait ! A l'image de notre société.

La pâte à modeler s'est répandue en petits monticules gluants qui collent aux semelles.

Germain, quant à lui, a brossé plusieurs tableaux. On ne sait pas toujours ce qu'ils représentent, mais ils sont riches de couleurs et de bariolage. Les feuilles ont virevolté un peu partout, éparpillant les chefs d'œuvres dans la cuisine. Je lui conseille de faire le portrait de Maman. On verra bien

Elle a une drôle de tronche, la plus jolie maman du monde ! Quelque chose entre la madone raphaélite et Dracula, quoique tenant plus du second, avec sa tête triangulaire, ses yeux décalés en hauteur, et son absence de nez... Il n'a pas lésiné sur les couleurs : un chignon de cheveux orange, des lèvres vermillon qui font penser à une tache sanglante. Enfin, c'est fini. Il se lance maintenant dans une fresque murale. Je le laisse faire : ce n'est pas ma cuisine !

La table, striée de traits multicolores et rageurs, s'est muée en atelier d'artiste bohème, jonché d'œuvres diverses.

Dieu lui-même est dépassé : il n'a fallu qu'un quart d'heure pour toute cette création !

Emilienne ne voit pas le désastre. Elle a posé sa main sur mon épaule et elle me sourit. Elle n'a d'yeux que pour moi. La poitrine tendue en avant, la bouche entrouverte, les yeux mi-clos, je l'observe, moi-aussi, à-travers mes longs cils.

Je vous fascine, Madame la Juge ?

Vous me trouvez jolie ?

Je ne suis pas seulement jolie, je suis belle. Très belle, même, je le sais. Je suis cette merveille que la nature a faite pour votre plaisir, et c'est la raison de ma présence ici. Car vous avez des intentions, à mon endroit, une idée derrière la tête, comme on dit. Pourquoi, sinon auriez vous invité une petite avocate débutante, qui ne pèse pas lourd dans le milieu des prétoires ?

Je vous laisse admirer la carnation lumineuse de mon visage, mes enivrantes boucles sombres, mes yeux aux reflets d'or, et mes lèvres si délicatement dessinées qu'elles font penser à une coupe de vermeil débordant d'un élixir capiteux. Je vous laisse deviner, sous mes vêtements, le merveilleux modelé de mon corps, né du ciseau d'un Praxitèle céleste. Mais je sais que l'objet de votre convoitise, c'est le trésor que je cache sous ma jupe, ce joyau à nul autre pareil.

Vous n'êtes plus vous-même, Madame la Juge, vous ne vous rendez même pas compte que je sème le désordre dans votre maison autant que dans votre esprit !

Amoureuse ? Non, vous n'êtes pas amoureuse, mais le désir vous tenaille, et c'est un terrible maître. Pire encore que l'amour.

Marie, la bonne, me couve d'un œil noir.

Soudain, Madame la Juge revient à elle :

-Marie, s'écrie-t-elle, vous auriez pu les surveiller ! Regardez dans quel état ils ont mis la cuisine !

-Mais Madame...

-De toute façon, coupe-t-elle, demain, je veux que tout soit impeccable.

Puis, s'adressant aux deux gamins :

-Au lit, les enfants, il est tard.

Louise se dresse sur la pointe des pieds. Emilienne se penche pour l'embrasser. Mais Germain se met à trépigner.

-Allons, dit la mère. Marie vous lira une histoire. N'est-ce pas, Marie ?

La bonne acquiesce d'une grimace et emmène les deux enfants, non sans m'avoir une dernière fois fusillée du regard

-Ils sont adorables, dis-je, pour me faire bien voir.

Elle me sourit, comme pour me remercier. Ses enfants sont tout pour elle. Tendresse, amour fusionnel de la femelle pour ses petits.

Moi, elle m'aime aussi, d'une certaine façon. Elle m'aime comme on aime l'instrument de son plaisir. Mais je ne suis qu'une passade, un numéro parmi toutes ses conquêtes. Bientôt, une plus débutante me remplacera.

-Ma petite Laure, dit-elle, je m'appête à rendre l'ordonnance de non-lieu.

Le non-lieu dans l'affaire Montecucculi ! Une affaire importante. Pour une avocate débutante, obtenir ce non-lieu serait un coup d'éclat qui pourrait bien booster ma carrière et asseoir ma réputation. J'y tiens !

Je suis prête à passer « à la casserole ». Je suis même venue précisément pour cela.

Je lui tends mes lèvres. Elle m'embrasse sur la bouche et prend mes mains dans les siennes.

-Je t'aime, dit-elle.

Une portière de voiture claque.

-Mon mari, dit Emilienne. Les invités ne vont pas tarder.

-Installons-nous au salon, propose Madame le juge. Nous allons boire un verre en attendant que le dîner soit servi.

On accède au salon d'Emilienne par une large arcade en plein cintre. C'est une petite pièce, qui ne dépasse guère les 20 mètres carrés. Le papier peint, très chargé représente une forêt tropicale, de hautes plantes aux larges feuilles très colorées, et des oiseaux chamarrés.

On s'y croirait !

La fenêtre ouvre sur le jardin. Décidément ! Emilienne a la main verte !

En face, le mur est orné de deux grands chromos, des reproductions de tableaux célèbres, qui font impression dans leurs cadres tarabiscotés, plus ou moins dorés.

Autour d'une grande table basse en bois foncé, deux grands canapés sont placés à angles droit. Dans l'espace resté libres, trois fauteuils assortis ont été disposés. Un mobilier un peu lourd, qui voudrait avoir l'air d'être en cuir pleine fleur, mais que l'on devine plutôt en simili.

J'ai vu les mêmes dans un catalogue de vente par correspondance. Enfin ! Ils sont presque neufs !

Un homme entre. La quarantaine, environ. De taille et de corpulence moyennes, avec un visage glabre et replet, quelconque. Un peu décevant, car Madame la Juge est tout de même assez belle femme.

-Ouf ! fait-il.

-Tu as eu des problèmes ? interroge Emilienne.

Il a une mimique significative : la main à plat au niveau du front.

-On a fini par les faire décaniller, dit-il enfin. On va pouvoir vendre l'immeuble par lots, après rénovation. C'est incroyable comme les gens sont opposés au progrès...

Il se tourne vers moi.

-Vous pensez, explique-t-il, la loi de 48 en plein centre d'une grande ville ! Des loyers ridiculement bas, des immeubles vétustes... N'importe quoi ! Enfin, j'ai réussi à les faire partir, mais il a fallu mettre le paquet. Vous vous rendez compte ? Etre obligé de couper l'eau, de murer les fenêtres... Vous auriez vu leurs têtes, quand ils ont été évacués par les pompiers ! Heureusement qu'il y a parfois des moments de rigolade !

J'opine gravement.

Heurtejoie soupire bruyamment.

Les invités commencent à arriver. Un homme trapu et même un peu gros entre. La soixantaine sévère : bajoues et lunettes cerclées d'acier. *Le procureur près le TGI*, précise Emilienne. Deux jeunes femmes l'accompagnent. Il présente l'une d'elle comme sa secrétaire. L'autre, il ne la présente pas, mais elle a un air spécial : jupe très courte, décolleté vertigineux, cheveux flamboyants, maquillage outré, assez jolie ... Enfin, elle serait jolie sans son aspect vulgaire. Elle glousse et rit très fort.

Lorsqu'elle s'assoit sur l'un des fauteuils, sa jupe remonte tellement qu'on peut voir la moitié des cuisses. Elle a beau tirer sur le tissu, une jarretelle demeure visible.

Une jeune femme blonde aux yeux presque noirs entre. Elle a de la classe. Au regard que m'adresse Emilienne, je comprends que c'est une *ancienne*.

Puis, arrive un homme grand et laid, entre deux âges, vêtu d'un costume noir fripé. En guise de cravate, il porte un nœud papillon noir, découvrant une chemise d'un blanc douteux où se devinent quelques reliefs alimentaires. Il est flanqué d'un jeune homme à l'air niais.

-Le proviseur du Lycée, chuchote Emilienne. Il se figure qu'il fait partie de la bourgeoisie locale ! Il a bien fallu l'inviter.

Enfin arrive une petite dame aux cheveux blancs que chacun salue respectueusement. C'est la sous-préfète.

Elle s'installe sur le dernier fauteuil resté libre. Elle a l'air de présider.

Marie apporte sur un plateau une bouteille de porto hors d'âge, ainsi que des verres. Puis elle revient chargée d'un grand plateau, sur lequel se trouve une profusion de toasts au caviar.

C'est Heurtejoie en personne qui remplit les verres.

-Monsieur le Procureur m'a retenue tard à cause d'un dossier urgent, minauda la secrétaire. Comme mon mari est en déplacement, j'ai accepté l'invitation de Madame la Juge.

-Vous êtes la bienvenue parmi nous, susurre Emilienne.

En fait, chuchote-t-elle à mon oreille, il est convenu depuis dix jours qu'elle accompagnerait son patron. Son mari, il est cocu. *Cornuto*.

-Moi qui ne suis qu'une petite secrétaire, récidive-t-elle, je suis très honorée d'être au milieu d'une assemblée aussi éminente.

-Aussi humbles qu'ils soient, les secrétaires nous sont indispensables, dit le proc. Sans eux, nous ne sommes rien.

La jeune femme à l'air vulgaire s'empiffre de toasts au caviar. Elle en est à son troisième. Chaque fois qu'elle se lève pour se servir, elle tire sur sa jupe. Ce qui n'empêche pas les catastrophes : nous connaissons maintenant ses cuisses pratiquement jusqu'aux fesses. Chaque fois qu'elle se penche sur le plat, ses appas, qu'elle a fort généreux, menacent de s'échapper de son corsage. Si bien que nous la visitons par le haut comme par le bas.

Le jeune godelureau se tortille sur sa chaise et n'ose pas se servir.

Son mentor lui offre un toast avant d'en prendre un lui-même, ce qui lui permet de consteller sa chemise de petites boules noires.

-Madame est servie, annonce pompeusement Marie.

Dans la salle à manger, la table est déjà dressée. Sur la nappe blanche damassée, devant chaque convive, on a disposé une grande assiette de présentation en porcelaine fine, trois verres de cristal alignés et, de part et d'autre, des couverts d'argent, en ordre de bataille... Au milieu de la table, dans trois coupes harmonieusement réparties, des *ikébanas* aux fleurs immaculées semblent ruisseler de fraîcheur.

Une petite étiquette à notre nom nous indique nos places.

Le plan de table est curieux. Madame la Juge m'a fait asseoir à sa droite. Le procureur est entouré des deux jeunes femmes qui l'accompagnent. La jeune avocate blonde a pris place à côté du promoteur, et le proviseur à côté de son compagnon. Quant à Madame la sous-préfète, elle nous fait face.

Le menu est indiqué sur un bristol artistement décoré de pampres et de fleurs.

Entrée :

Médaille de foie gras de canard accompagné d'asperges en sauce mousseline

Viande :

Ris de veau aux morilles et sa purée de petits pois

Dessert :

Profiteroles

Vins :

Sauterne

Romanée Conti

Toutes ces douceurs viennent de chez un traiteur réputé : j'ai vu les cartons dans la cuisine.

Le moment venu, la bonne n'aura qu'à jouer du micro-ondes.

En petite robe noire et tablier blanc orné de dentelle, Marie dépose devant chacun une assiette sur laquelle trône, au centre, dans une sorte de cassolette, le médaillon de foie gras truffé. Autour, deux fagots d'asperges blanches serrés par un lien de bacon font penser à des faisceaux de licteurs. Une goutte de sauce les accompagne.

Dès les hors d'œuvre, une main retrousse ma jupe. Je reconnais le doigt d'Emilienne. Je me tourne vers elle.

-Ne t'inquiète pas, dit-elle à voix basse, tu n'es pas la seule.

Elle me trousse jusqu'au-dessus des jarretelles. J'ouvre les cuisses pour lui donner le fruit qu'elle désire.

La voix du procureur grince :

-Vous avez vu ces affiches à la devanture de la maison de la Presse ? Quelle dégradation de l'image de la femme ! Une société aussi permissive, c'est une honte !

-*Monsieur le Procureur* est le grand pourfendeur de la délinquance sexuelle, chuchote Emilienne à mon oreille.

-La femme mise à l'encan ! poursuit le ministère public.

-O tempora, o mores, gémit le proviseur.

-Pas étonnant que les affaires de mœurs se multiplient ! Quatre-vingts pour cent des incarcérations. Jusqu'où irons-nous ?

Le promoteur, le proviseur à la triste figure, les dames, et même la sous-préfète, tous hochent gravement la tête.

-Ils veulent la liberté sexuelle, grince encore le magistrat.

-La liberté, renchérit l'homme au nœud papillon et à la chemise douteuse, c'est la possibilité de mal l'utiliser. C'est con, n'est-ce pas ?

-La liberté sexuelle ! Comme si le sexe était un amusement !

-Nous qui sommes responsables, dit encore le proviseur, nous devons ouvrir l'œil ! Je les surveille, mes profs !

-Moi, je leur fait passer un sale quart d'heure aux délinquants. Je leur arrache des précisions, des détails croustillants. Il faut les voir baisser la tête, tandis qu'un frémissement d'aise court dans le public.

Madame la Juge continue, toujours à voix basse :

- Il a piqué la carte bleue d'un collègue pour aller aux putes, le proc ! Cela ne l'empêche pas de requérir le maximum. Toujours le maximum. Un maximum que le tribunal lui accorde bien volontiers. Après tout, ces sales types sont là pour être punis. Le cul, ce n'est pas pour les pauvres, c'est pour les riches...

Tout en chuchotant, elle me joue un petit air de mandoline. Sa main est dans la place et me doigte légèrement le clito. De temps à autre, elle m'ouvre délicatement la fleur avec l'index et l'annulaire, ce qui permet au majeur de s'introduire dans ma grotte d'amour.

-Lorsqu'il se lève pour requérir, continue-t-elle à voix basse, il se branle sous sa robe, à l'abri de son pupitre. On retrouve parfois du sperme sur le *parquet*. Il faut dire que les récits que nous avons à entendre ont de quoi échauffer les esprits... et aussi les corps. Ah, la correctionnelle ! Je suis sûre qu'il a sorti *Coquette* sous la nappe.

Emilienne a allongé son doigt entre mes fesses et titille délicieusement mon petit pertuis. Je suis déjà toute chaude et ma fente s'humecte, mouille les doigts de ma visiteuse.

-Le sexe, affirme le procureur d'une voix forte, nous rattache au monde bestial.

Un objet tombe sur le sol.

-C'est mon bracelet qui est tombé à tes pieds, susurre ma voisine. Tu veux bien le ramasser ?

Elle l'a fait exprès, naturellement. Je me glisse sous la nappe à la recherche du bijou.

Le proc a sorti *Coquette*, en effet, y compris les deux couillons. Elle se dresse, longue et raide, avec son gland décalotté. De chaque côté du magistrat, les deux dames sont troussées jusqu'à la ceinture.

La secrétaire a eu l'idée saugrenue de mettre une culotte. Mal lui en a pris, car elle a maintenant les genoux entravés par un lien de tulle rose bonbon, ce qui n'empêche pas le ministère public d'effectuer un *transport de justice* au cœur de son intimité.

La femme en mini-jupe offre une vue imprenable sur sa moule, bien étalée entre ses cuisses ouvertes. Elle se laisse travailler, elle aussi par l'autre main du diligent magistrat.

De l'autre côté, le promoteur immobilier fourrage sous la jupe de sa voisine, prenant ainsi la succession de sa femme. Quand au proviseur, il cherche fougueusement quelque chose dans la poche de son jeune compagnon.

« *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut* ». Voilà ce que nous enseignent Hermès Trismégiste, et après lui les savants versés dans les sciences occultes. On voit bien qu'ils n'ont jamais été invités en ces lieux.

-Votre table est toujours si élégante, dit Madame la Sous Préfète à l'adresse d'Emilienne. Si élégante et si raffinée ! Et les débats sont d'une telle qualité !

Madame la Juge acquiesce d'un hochement de tête.

-L'acte sexuel est toujours une souillure, une dépravation, rugit le procureur.

-Soyons sérieux, Monsieur le Procureur, nous n'allons tout de même pas faire le procès du sexe ?

-Mais pourquoi pas ? C'est l'une des pires plaies dont l'humanité ait à souffrir !

-Veuillez me faire connaître vos réquisitions, Monsieur le Procureur.

-Le Parquet demande que le Sexe soit mis en examen.

-Quelles sont les charges retenues contre lui ?

-Complicité. Il est l'instigateur de la plupart des crimes et des délits. Sans lui, l'homme et la femme seraient parfaitement sages, comme au premier jour de la création. Sans lui, pas de concupiscence, pas d'envie, pas de volonté de dominer les autres, et par conséquent pas de violence.

-Sur réquisition du Ministère public, le sieur Le Sexe est donc mis en examen pour plusieurs crimes et délits connexes. L'ensemble des affaires sera traité en un seul dossier. L'accusé n'étant pas présent à l'audience, il sera jugé par contumace.

Pas présent ? Il est vrai qu'on ne peut pas être au four et au moulin ! En dessous de la table et au dessus...

Après avoir endossé le rôle du juge d'instruction, Emilienne préside l'audience. Faut-il relever le vice de procédure ?

-Quel magnifique débat, glousse la sous-préfète. Quelle originalité, surtout. Le Sexe mis en examen ! Il faut venir chez vous, chère Emilienne, pour assister à d'aussi passionnantes joutes oratoires.

Un brusque séisme parcourt la table. Je localise l'épicentre au niveau du jeune compagnon du proviseur. J'en déduis que ce dernier a probablement découvert l'objet de sa quête

-Bien, dit la Présidente du tribunal, je suppose qu'on peut se dispenser de l'interrogatoire d'identité. Inutile de lui demander son nom, ni son âge, ni sa profession.

-Ni son domicile, hélas, puisqu'il réside en chacun de nous !

-L'accusé est représenté par Maître Clérioux, avocate commise d'office. Nous pouvons procéder à l'appel des témoins.

Le Ministère public darde sur moi un œil furibond

Comment ? La petite avocate ose le défier ? Il n'en fera qu'une bouchée !

Exactement comme ce délicieux foie gras, qu'il est en train de dévorer. Pour appuyer sa menace, il pointe vers moi, au bout de son poing, une asperge, bien grosse et bien raide, terminée par un volumineux bourgeon imbibé de sauce gluante.

Un fer de lance... Ou autre chose ? Après tout, Hermès Trismégiste a peut-être vu juste.

Pour me donner du courage, je déguste une bouchée de foie gras, accompagnée d'une lampée de Sauternes. Délicieux !

On s'agite autour de la table, tout en s'amusant de ce singulier procès. J'ai l'impression que tout le monde en veut à l'accusé, et qu'il sera difficile de trouver des témoins à décharge (excusez le terme).

Elle a été la première à manifester son intention de parler. En vertu de son pouvoir discrétionnaire, Emilienne l'interroge.

-Dites vos nom, prénoms, âge et qualité.

-Christelle Pondeau, 31 ans, avocate, demeurant en cette ville, 126 avenue des Peupliers.

-Vous jurez de parler sans haine et sans crainte, de dire la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité ? Levez la main droite et dites « je le jure ».

-Je le jure.

-Le Tribunal vous écoute : dites nous ce que vous savez sur les agissements du Sexe.

-Il s'agit d'une de mes amies... Elle était amoureuse. Le Sexe l'avait subjuguée. Elle n'était plus elle-même, Madame la Présidente ! Le Sexe exerçait sur elle une emprise fatale...

-Continuez, l'encourage Emilienne, la Cour attend votre témoignage.

-Au début, cette passion a connu des moments idylliques : l'amour de mon amie était payé de retour, et elle nageait dans le bonheur le plus absolu. Hélas ! Son sort n'en fut que plus funeste, car l'objet de son amour l'a délaissée pour une autre. Elle est aujourd'hui la plus malheureuse des femmes.

Hum ! Je devine, moi, que cette amie n'est autre qu'elle-même : Christelle Pondeau en personne, plaquée par la Présidente du tribunal, et regrettant les menus avantages d'être dans les petits papiers d'une magistrate influente.

-En somme, dit Emilienne, vous nous décrivez un chagrin d'amour ?

-Hélas, gémit le témoin, mon amie a si cruellement souffert !

-Reconnaissons là, coupe le proc, les manœuvres fallacieuses dont l'accusé est coutumier.

Emilienne se tourne vers moi.

-La défense souhaite-t-elle interroger le témoin ?

-Mais, demandé-je, votre amie n'a-t-elle pas éprouvé du plaisir lors de cette liaison ?

-Au début, c'est vrai. Comme je l'ai d'ailleurs souligné en commençant ma déposition.

-N'a-t-elle pas de son plein gré poursuivi sa relation avec l'objet de son amour ?

-Certes ! Mais elle s'en repend amèrement aujourd'hui !

-Je n'ai plus d'autre question.

-Témoin suivant, annonce Emilienne. Josiane Chodâtre. Vos nom, prénom, âge et profession ?

A ma grande surprise, la femme vulgaire assise à la droite du proc se lève en rabattant sa courte jupe

-Chodâtre Josiane, secrétaire, 28 ans...

Secrétaire ?

-Avancez-vous à la barre, et prêtez serment.

-Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité...

-La Cour vous écoute. Dites nous ce que vous savez sur les agissements du Sexe.

-Je rapporte les propos de ma voisine de palier. Le Sexe était son employeur...

La voisine de palier ? Mon Œil ! Tu as tout à fait le physique de l'emploi !

-C'était une bonne petite ouvrière, une travailleuse infatigable, courageuse et industrielle, qui remplissait les devoirs de sa charge avec zèle et conscience. Bien qu'habile dans son art, elle ne recevait pas toujours son dû, sans compter les coups qui étaient parfois l'unique salaire de ses efforts.

-Témoignage éloquent, grogne le proc.

A mon tour, sur invitation de la Cour, j'interroge le témoin :

-Des coups, dites-vous ? Elle recevait des coups ?

-Son métier est fait de contacts humains.

Je devine : ce qu'elle appelle « contact humain » c'est probablement Jojo de Pantruche, ou quelqu'un d'autre qui lui ressemble. Un de ces messieurs qui relèvent les compteurs des « travailleuses du sexe ».

-La Cour appréciera, dis-je en manière de conclusion.

C'est au tour du proviseur à la triste figure de prêter serment :

-Aristide Fiernichon, 47 ans, proviseur du lycée. Je parle sans haine et sans crainte et je jure de dire toute la vérité, et rien que la vérité.

-Adressez vous à la Cour, et ne regardez pas le jeune homme qui vous accompagne.

-N'oublions pas, dit-il doctement, les ravages que le Sexe a infligé aux arts, et en particulier à la littérature. La syphilis, et plus tard le sida, ont effectué des coupes sombres parmi les écrivains et les poètes. Qu'il me suffise de citer quelques noms, parmi les plus célèbres...

-C'est inutile, tranche Emilienne. La Cour vous remercie.

Elle désigne ensuite son époux.

-Armand Heurtejoie, 43 ans, promoteur immobilier. Je jure de dire toute la vérité sur les turpitudes commises par l'accusé. Non content d'être fatal aux artistes, le Sexe a aussi décimé nos armées. Combien de généraux et de gradés ont succombé à la chtouille au lieu de mourir noblement sous les balles et les boulets de l'ennemi ? Combien de nos vaillants soldats ont trouvé au bordel une mort qu'ils auraient dû affronter sur les champs de bataille ?

-Voilà qui est bien dit, approuve le Ministère public. Le Sexe mine les forces vives de la nation et porte atteinte à sa créativité et à sa gloire.

Il me regarde, goguenard, et il ajoute :

-La défense pourra-t-elle répondre à ces arguments ?

-Vous oubliez que le Sexe a inspiré tous les chants d'amour, depuis les troubadours jusqu'aux romances de nos opéras, et jusqu'aux rengaines sucrées qui enchantent les ondes radiophoniques. C'est le Sexe qui a dicté les plus beaux poèmes de Ronsard, de Musset ou d'Aragon ! C'est lui encore qui a inspiré les partitions de Beethoven, de Mozart, de Chopin. C'est lui qui a guidé les doigts de Michel Ange lorsqu'il sculptait son David, et qui a tenu le pinceau de Botticelli lorsqu'il a montré, dans la magnifique scène du « Printemps » les émois de Zéphyr et Chloris... Quant aux soldats, c'est le Sexe qui exalte leur courage et décuple leur vaillance, à la seule pensée des beautés à conquérir, de gré ou de force. C'est lui qui les pousse au cœur des combats, le sabre à la main, prêts à verser leur sang et... à baisser leur pantalon, pour la plus grande gloire de leurs armes ! Car les hardis guerriers ne se contentent pas d'enlever des places fortes et de conquérir des territoires, ils investissent aussi les vagins. La femme est le lot du vainqueur !

-Modérez vos propos, Maître, vous allez faire rougir ces dames.

-Je m'y efforce, Madame la Présidente. Quant à la chtouille, la vérole, puisqu'il faut l'appeler par son nom, elle ne pactise avec personne, et elle prodigue ses faveurs à chacun des camps, dans la plus totale équité.

A son tour, la secrétaire du Parquet (la vraie) lève la main droite.

-Monique Doubaïse, 33 ans, secrétaire de Monsieur le Procureur Je jure de parler sans haine et sans crainte et de dire toute la vérité. Hélas, continue-t-elle après un bref silence, il s'agit de ma cousine...

Une amie, une voisine, une cousine... Il n'y a donc pas de témoin oculaire ?

... Ma cousine trompe effrontément son mari, avec un homme plus vieux, plus laid, et d'humeur acariâtre... En en plus, un amateur de femmes de mauvaises vies ! Son pauvre époux, rongé par la honte et le chagrin, s'abrutit de travail pour oublier sa peine... Le

malheureux n'ose même plus se regarder dans un miroir, de crainte d'y voir une hure de dix-cors chargée d'andouillers, comme un trophée de chasse à courre. Et pourtant ! Qui jetterait la première pierre à la femme adultère ? Elle est plus à plaindre qu'à blâmer, car c'est le Sexe qui l'a poussée à trahir liens sacrés du mariage, c'est lui l'instigateur du crime. Elle n'est qu'une victime, comme tant d'autres hélas !

-De telles ignominies, grince le procureur, ne peuvent que susciter une réprobation unanime !

-Et vous, jeune homme, demande la Présidente en s'adressant au compagnon du proviseur, avez-vous un témoignage à produire devant la Cour ?

-Mon oncle m'a rapporté une bien triste affaire, répond celui-ci d'une voix geignarde, après avoir prêté serment. L'un de ses amis, un prélat de haut rang, un prince de l'Eglise, connu pour sa foi inébranlable comme pour sa morale des plus rigoureuses, est mort dans d'étranges circonstances...

-Continuez, l'encourage Emilienne.

-Son immense charité l'incitait à soulager et à reconforter toute détresse. Ce jour là, il était allé porter les secours de la religion à une de ces femmes...

-Précisez ! s'impatiente la Présidente.

-...Une jeune femme qui fait le commerce de ses charmes.

Le proc lève les yeux au ciel et fait une grimace de dégoût.

-...Après une vie exemplaire, achève-t-il en un sanglot, il est mort dans la chambre d'une prostituée ! Son cœur, son noble cœur, si généreux, a lâché. Mais le pire, c'est que des journaux satiriques, d'ignobles torchons, en ont fait des gorges chaudes !

-Descendre à ce niveau d'abjection, se lamente le Ministère public, quelle honte pour l'humanité !

-Lui aussi, c'est une victime du Sexe, conclut la sous-préfète. Une victime indirecte du Sexe et de la malignité des médias.

Comme elle n'est pas interrogée à la barre, la Présidente repousse d'un œil réprobateur cette intervention anarchique.

-Votre réquisitoire, Monsieur l'avocat général.

Le dernier témoignage a plongé le magistrat dans une sorte de torpeur. Penché au-dessus de la table, il reste silencieux une longue minute. J'en arrive à craindre, qu'à l'instar du prélat, un infarctus inopiné ne vienne écourter les débats.

Soudain, Josiane Chôdatre jaillit de sa chaise, tel un diable d'une boîte, sa courte jupe en désordre laissant voir ses intimités... Voilà qui nous rassure : le Ministère public a retrouvé la forme.

-Si la responsabilité du Sexe dans les malheurs de l'humanité ne fait aucun doute, dit-il, en émergeant de ce qui semble une réflexion profonde, en revanche on ne voit guère quelle peine requérir contre lui. Hélas, nous sommes bien obligés – pour la survie de l'espèce – à consentir à ses ignobles services. C'est pourquoi le Ministère public demande simplement qu'il soit déclaré coupable des faits qui lui sont reprochés, et laisse la Cour libre de fixer le quantum de la peine.

-Maître Clérioux, votre plaidoirie.

Oserais-je plaider l'acquittement ? Ce serait maladroit, tant ils sont tous certains de la culpabilité de mon client. A leurs yeux, ce serait une provocation. Mais je peux essayer d'obtenir le sursis.

-Madame la Présidente, m'exclamé-je en me levant, Messieurs de la Cour, Mesdames et Messieurs les jurés, je réclame pour mon client, le Sexe, les circonstances atténuantes !

Comme l'a si bien rappelé Monsieur l'avocat général, le Sexe est indispensable à la reproduction, à la création de la vie. Mais j'irai plus loin encore en affirmant qu'il est indispensable à toute création, à l'origine de toute innovation et de tout progrès.

C'est lui qui nous inspire le noble sentiment qu'est l'amour, et la tendresse que nous éprouvons pour ceux qui nous sont chers. C'est lui qui nous pousse à la compassion, à l'altruisme et à protéger les plus faibles. Car il est le champion de la vie, et l'artisan de son triomphe sur la mort.

Sans lui, nos corps ne seraient que des coquilles vides, et nos cerveaux se réduiraient à des calculateurs sans âmes, rigides comme des machines.

Que seraient nos vies sans le Sexe ? Sans les élans du cœur et du corps, et sans la jouissance qui nous fait ressentir dans chacune de nos fibres, au plus profond de nous, le bonheur et la joie d'exister ? Sans lui, l'existence serait un long hiver, dépourvu de beauté et d'harmonie, et dont la mort serait l'unique issue.

C'est le Sexe qui met le soleil dans nos vies, c'est lui qui nous apporte le printemps et l'espérance ! Oui, j'ose le dire, et même le répéter, je réclame pour mon client, le Sexe, les circonstances atténuantes !

-Bien, dit Emilienne, L'affaire est mise en délibéré.

-Allons ! intervient notre amphitryon, point de joutes oratoires, point d'effets de manche ! Goûtons plutôt ce délicieux nectar.

Délaissant ses occupations folâtres, il se lève pour servir lui-même le breuvage promis sur le bristol.

-La *Romanée Conti*, dit-il avec onction. Trois bouteilles que j'ai trouvées dans la cave d'un hôtel particulier que je dois rénover, sans doute oubliées là par les anciens propriétaires. Oubliées ! Comme si on pouvait oublier un tel trésor ! Un tel « oubli » est une faute impardonnable contre l'œnologie et le bon goût, ainsi qu'un manque total de respect pour le travail des hommes qui ont créé ces merveilles ! Enfin, elles ne seront pas perdues pour tout le monde. Nous allons leur faire honneur.

Les glorieux flacons ont été placés dans de petits paniers de métal argenté, qui leur confèrent l'inclinaison idoine au dessus de la nappe.

-Soixante-dix ans d'âge ! ajoute notre hôte, qui les manipule en connaisseur, avec toute la révérence et l'onction d'un chanoine porteur du Saint Sacrement. Je suis sûr que les bouchons ont été changés plusieurs fois.

-Mais, proteste le proviseur, c'est un crime de les boire ! De telles bouteilles constituent un placement !

-Chacun de vous a dans son verre l'équivalent d'un SMIC, concède le promoteur. Mais je n'ai pas les certificats d'authenticité : il ne reste plus qu'à les boire !

-De toute façon, coupe le procureur, vous avez eu bien raison de les récupérer. Elles auraient pu être volées par les ouvriers qui travaillent sur le chantier. Ces gens là sont des chapardeurs, toujours à l'affût d'un larcin à commettre.

Je porte à mes lèvres l'auguste breuvage, à la robe un peu trouble. Un goût de poussière et de bouchon m'inonde la bouche. Le nectar est gâté, mal conservé, il ne lui reste plus que l'alcool, qui cogne et qui bat les tempes.

Pourtant, au lieu de s'excuser, le promoteur fait claquer sa langue et susurre, à-demi pâmé :

-Le petit Jésus en culotte de velours !

-Un vin admirablement construit, clame le proviseur, parfaitement équilibré. Je vous félicite, mon cher, vous êtes un connaisseur.

D'une main experte, le procureur fait tourner le liquide, qui perle contre le verre :

-Capiteux, dit-il. Capiteux. C'est toute la noblesse de cet élixir qui a traversé le temps.

Il en boit aussitôt une seconde lampée.

Ses deux voisines, délaissées pour un temps, gloussent de concert pour l'approuver.

-On reconnaît un grand vin à son « nez », renchérit le proviseur sur un ton péremptoire, tout en humant le breuvage avec ostentation. Cet arôme de fleur, d'humus et de cèpe, c'est caractéristique...

-Oui, approuve le magistrat, pour ne pas être en reste, avec une pointe de mûre et de violette. Une structure fine et souple en bouche.

-Et cette fraîcheur de sous-bois, de rosée, d'herbe coupée... On ne peut pas s'y tromper !

-Vous avez raison : le vin, c'est la terre. Et la terre, la belle terre de France, est sincère et fidèle !

-Vous en parlez admirablement, dit le promoteur. Je me félicite d'avoir affaire à des experts !

-Et puis, ajoute le magistrat en veine de poésie, cette sublime robe carminée... Elle est si belle qu'on a envie de la trousser ! Soit dit sans vouloir froisser ces dames...

-Mon mari, dit Emilienne, n'a pas son pareil pour choisir les vins.

On applaudit chaleureusement le promoteur, et chacun lève son verre dans sa direction.

Moi, je m'en abstiens...

Pendant que se déroule cette savante discussion, Marie est entrée, poussant devant elle une desserte roulante sur laquelle se trouve une ribambelle d'assiettes. Elle dépose devant chacun de nous le fameux ris de veau aux morilles, accompagné de sa garniture.

En plaçant l'assiette devant moi, elle balance une tache de sauce sur mon chemisier. Adroïtement, je dois le dire. Elle a l'air de ne pas l'avoir fait exprès.

D'ailleurs Emilienne n'a rien vu.

Celle-ci continue de me jouer son petit ostinato intime. O mes amies ! Se faire lutiner le clito, out en savourant un ris de veau aux morilles, je vous assure que c'est super ! Je suis aux portes du paradis. La seule chose qui me manque, c'est un petit verre de Moulin à Vent. Car j'ai renoncé définitivement à la Romanée Conti.

-Ce qui manque le plus à la société actuelle, déclare solennellement le promoteur, c'est la solidarité.

Toute la table approuve.

-Et la compassion, renchérit le procureur.

-C'est bien vrai, dit le proviseur. A quoi nous servirait de nous gorger de nourriture et de nous enivrer de plaisirs si nous laissons nos frères humains dans la misère et dans la peine ? Je vous le demande.

-A rien, dit ma consœur l'avocate, celle qui m'a précédée dans les faveurs d'Emilienne. A rien. Nous serions rongés de honte et de remords, et cela nous empêcherait de profiter pleinement des joies qui nous sont offertes.

- Le sentiment d'appartenir à la grande famille humaine est la seule cause de joie véritable, conclut le proc. La seule possible.

Pour appuyer cette bonne parole, il vide son verre de Romanée Conti. Puis, il tend son verre au promoteur qui le lui remplit.

-La noblesse de vos propos vous honore, déclame la sous préfète. C'est la parure d'une belle âme !

Hypocrisie et sottise constituent des spectacles plaisants. Je commence à bien m'amuser, et je me sens de taille à jouer ma partie dans ce concert. Je suis passée maîtresse dans cet art, que l'on dit bourgeois, mais qui se pratique du haut en bas de l'échelle sociale.

Emilienne me pince le poignet.

-Je te veux tout de suite, me dit-elle à l'oreille.

Je me lève, et laissant les autres à leurs débats, je monte prestement à l'étage.

Madame la Juge me rejoint aussitôt dans la chambre. Le solo de mandoline sous la nappe lui a mis les sens en feu. Elle se jette sur moi, me dévêt en toute hâte.

J'ai l'impression que les « circonstances atténuantes » sont en bonne voie ! C'est même presque gagné.

Ma jupe et mon chemisier tombent et jonchent le sol. Me voilà en petite tenue, sans culotte, juchée sur mes talons aiguille. J'ai encore mon collier, un double rang de perles nacrées, ce qui me donne un air étrange.

Elle me sort les seins du soutien-gorge et, aussitôt, sa langue s'affaire sur mes mamelons qui s'érigent promptement.

Puis, elle met sa main à la motte, et ses doigts s'allongent de nouveau entre mes cuisses.

-Comme tu es belle ! dit-elle. Comme je te désire !

Elle se met à téter, d'un côté puis de l'autre, goulûment, comme assoiffée d'amour.

La main fourrage doucement dans ma toison.

-Mon mari ! souffle-t-elle soudain, c'est mon mari ! Vite !

Il est vrai qu'un pas lointain se fait entendre dans l'escalier.

Elle me pousse vers la penderie, sans même ramasser mes vêtements qui traînent par terre. Je me demande bien les raisons de cet affolement, puisqu'il nous a vues monter ensemble, et que les intentions de son épouse à mon égard sont probablement très claires pour lui.

Le promoteur entre. Madame la Juge s'agenouille sur le lit, soulève sa jupe et lui offre son postérieur.

Je ne comprendrai jamais pourquoi, dans cette société puritaine où le Sexe est mis en accusation, on fabrique et on vend de la lingerie sexy. Ni pourquoi les femmes aiment en porter, puisqu'elles assurent fuir les hommages masculins. Ce sera toujours un mystère pour moi.

La petite culotte de Madame le Juge est une apothéose en la matière, ce qui est surprenant pour une personne qui exerce l'austère profession de punir ses semblables. Le tulle noir, agrémenté de plumetis, est si diaphane qu'il offre à mes regards une jolie lune rose, séparée en deux hémisphères par une vallée ombreuse, et encadrée de dentelles mousseuse de la même couleur.

Mais le clou du spectacle, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est l'échancrure oblongue pratiquée dans l'entre-cuisse. Ce qui fait que la vulve d'Emilienne trône dans un cadre de guipure ovale, orné côté clito d'un petit nœud rose, qui la met en valeur à la manière d'un portrait.

Une merveille !

La porte de l'armoire est restée entrebâillée, ce qui me permet de suivre toute la scène. Par l'échancrure de la culotte, je peux voir la fente de mon amie. Déjà humide, luisante, un peu entrouverte, elle laisse deviner une chair avide de désir.

Le mari baisse son pantalon. L'engin jaillit, long et raide, énorme. Une tige puissante terminée par un gros bouton floral, en dessous de laquelle se balancent deux bucoliques sonnailles.

Je ne me lasse pas de l'admirer.

-Tu as raison, dit-il. Cette avocate est une vraie cochonne !

-Je te l'avais bien dit. Je l'ai eue avant toi.

-Regarde l'état dans lequel elle m'a mis.

Pour lui permettre d'en juger, il fourre l'engin dans l'échancrure.

-Je le sens bien, dit-elle. Enfin... Je *la* sens bien !

Heurtejoie joint le pouce et l'index de sa main droite pour former une sorte de lettre O, qu'il présente à sa femme. Un code, dont j'ignore la signification.

-Comment, dit-elle. Elle a fait ça ?

-Je te jure.

-Pas possible ! La cochonne !

-Et elle y prend du plaisir. Elle en redemande même.

-La salope !

-Comme tu dis !

Il a placé ses mains sur les hanches d'Emilienne, et il enfonce résolument.

Elle vient de prendre un premier coup. Je n'en perds pas une miette, admirant les vigoureux coups de reins, les fesses pâles, les cuisses poilues et musculeuses, bandées comme des ressorts d'acier. Il la fourre à grands coup de cul, il levrette puissamment, malgré le pantalon qui lui entrave les chevilles. Je le vois tringler comme un malade, défoncer de sa trique le cul haussé, la chatte offerte, présentée à la hauteur *idoine* pour une embrocation rapide et efficace....

Il poinçonne à répétition, comme une Kalachnikov. A chaque coup de boutoir, il se projette en avant, Emilienne oscille et les deux protagonistes sont entraînés dans une ondulation rythmique qui fait craquer le lit en cadence. Elle se retient de crier, à cause des invités, mais je devine qu'elle jouit. Il n'y a qu'un petit gémissement lorsqu'il se plante une dernière fois pour jaillir en elle.

- Ça fait du bien, dit-il.

-Oui, concède Emilienne. Un acte bestial, réprouvé par la société bien pensante, qui prétend parfois le punir. Voilà qui décuple mon plaisir !

Je la sens disposée aux « circonstances atténuantes ».

-Tu veux dire le plaisir de la transgression ?

-Oui. Le plaisir de franchir les bornes, d'être libre fût-ce au prix d'un avilissement moral.

-Mais... Nous sommes mariés !

-Occupe-toi de tes invités, répond-elle après un moment d'hésitation. Il faudra ensuite que je me rajuste pour descendre. Que font-ils en bas ?

-Ils bâfrent des profiteroles !

Elle rit.

Dans mon armoire, j'en ai été réduite au seul usage de mes doigts. Je ne suis parvenue qu'à exacerber davantage encore le désir qui me brûle.

Le mari trébuche dans mes vêtements, les repousse du pied, et sort en toute hâte, tout en remontant son pantalon.

Dès qu'il est sorti, je me jette sur le lit. Emilienne s'offre, la jupe complètement retroussée, les cuisses grandes ouvertes. Sans même la déculotter, je me précipite sur elle pour lui embrasser la vulve. Le nez dans sa toison, j'aspire à pleines bouffées le puissant parfum de l'amour .

J'introduis ma langue dans la fleur pour en goûter le nectar. Elle est encore toute inondée, et je reconnais aussitôt la suavité du con de ma nouvelle amie, cette douceur presque sucrée qui, en quelques jours, m'est devenue familière. Mais il s'y mêle une saveur plus âcre, plus forte, plus épicée... la vigueur de l'homme qui s'est unie à la douceur de la femme pour composer ce délicieux breuvage, si grisant, si supérieur à la *Romanée Conti*.

Ma bouche fait merveille. Après quelques baisers rapides sur la fente, pour permettre à celle-ci de reprendre haleine – pardonnez cette métaphore – et de s'apprêter à un changement de méthodes, ma langue s'introduit de nouveau, explore, succède à la tige conquérante de l'époux. *Passation des pouvoirs...* comme dans les ministères !

Je commence par un état des lieux, un audit rapide. Mon prédécesseur a laissé des traces : partout, je retrouve l'arôme puissant du mâle en rut, si bien que j'ai l'impression de le sucer en visitant les chairs de mon amante.

-Doucement ! dit-elle. Mon mari m'a prise sauvagement : *elle* a été un peu secouée. Mais *elle* adore. Une énergique embrocation, ça réveille et ça vous ravigote la moule.

Doucement... Mais pas trop. L'impatience me fore le ventre, me dévore le sexe. J'ai hâte de m'offrir, alanguie, cuisses ouvertes, à une amante avide. En bas, autour de la table, les débats continuent : j'entends la voix grave du proc, dominé de temps à autre par un cri aigu de femme. Toujours les *réquisitions du parquet*.

Le clito d'Emilienne a repris de la vigueur : je le sens darder sous mes sollicitations linguales. Ses petites lèvres sont douces, chaudes, humides et même un peu gluantes. Je me plais à glisser ma langue entre elles, à les soulever, à m'introduire dessous. Elle pousse un petit cri étouffé, un soupir d'aise. Elle chuchote :

-Comme tu es douce !

Bien sûr, je ne perds pas de vue l'ordonnance de non lieu. Bien méritée. Demain, peut-être, je pourrai annoncer à Montecucculi qu'il va être remis en liberté, et que toutes les charges contre lui sont abandonnées... Espérons !

Mais j'officie surtout par amour de l'art, et même par amour tout court, ou tout au moins par une sorte d' « amitié sexuelle » qui pousse à donner du plaisir à sa partenaire, et qui vaut parfois plus que l'amour lui-même. Car Madame la Juge m'a conquise : mon cœur volage se réchauffe aux rayons de sa tendresse comme il s'enflamme au brasier de son désir.

Je suis comme ça : mon cœur est si vaste qu'il y a de la place pour de nombreuses personnes. En même temps. Il est parfois bondé comme un wagon du métropolitain aux heures de pointe.

-Achève ! dit-elle. Finis-moi.

J'enfonce ma langue au plus profond dans sa petite grotte. Arôme puissant, presque âcre. Liqueur capiteuse et forte, longue en bouche, bien charpentée. Un grand cru. Je pousse un peu plus avant. Le goût et la consistance change : j'ai touché l'offrande déposée par l'époux pressé. Longues gouttes collantes. Abondantes. Il en a mis partout, elles me poissent le bout de la langue, me réjouissent les papilles : bois de cèdre et menthe poivrée, gingembre et cardamome... épices d'orient, fragrances exotiques, qui me font voyager sous tous les cieux de l'amour. Il y en a tant que je ne peux pas toutes reconnaître.

Enchantement de gastronome.

Coup de langue. Embrocation. Le feu aux poudres ! Madame la Juge vient de grimper aux étoiles...

-Ah ! dit-elle en retrouvant ses sens, comment t'aimer plus, ma petite Laure ?

Je me mets en position : vulve offerte. Il n'y a pas plus éloquent.

Elle pose sa tête sur mon ventre, m'embrasse sur la motte. Un doigt se glisse entre mes fesses, s'introduit dans l'anus... *Continue, ma salope ! Fais-moi des trucs bien cochons !* Ma fente épanouie laisse dépasser une petite pointe de chair. Emilienne l'aspire entre ses lèvres, le titille à bout de langue. Son index, complètement rentré dans mon trou du cul, me triture les tripes. Mon clito est comme une grenade dégoupillée. Je suis prête à partir.

-Tu as la moule baveuse, dit-elle en interrompant son travail buccal. Tous les parfums du rut s'en exhalent...

C'est vrai. Je suis plus parfumée qu'une roseraie au printemps.

Baiser. Baiser prolongé sur ma moule. Langue gourmande qui entre pour déguster. Tout mon corps tressaille et se tord dans l'attente.

-Tu es prête, ma jolie ! Ton vagin appelle, il veut sa réplétion. C'est une bouche affamée, avide...

Trêve de discours ! Je supplie :

-Viens. Viens vite !

Elle m'enfonce deux doigts. Coups de boutoirs. Aussi violent qu'une grosse bite. Je hurle de plaisir. C'est la tempête dans mes tripes, un ouragan m'emporte. L'index planté dans mon cul irradie une onde de plaisir qui interfère avec la houle puissante qui me ravage le con.

Alanguie, les yeux mi clos, j'aperçois Emilienne qui suce ses doigts.

-Ta moule sent bon la lavande et le jasmin ! Elle a un goût de miel, les arômes capiteux des fruits sauvages s'y développent. Tu es ma petite abeille. Une abeille laborieuse

qui butine les capitules de l'amour. Lorsqu'on te suce, on se croit au cœur de la Provence, sur un coteau brûlé de soleil, parmi les champs de fleurs... On entend le chant de cigales.

Décidément ! Elle en pince pour moi.

Ne t'inquiète pas : ça va passer. Ça ne dure jamais longtemps !

Elle répète :

-Comment t'aimer plus ma petite Laure ? Comment te posséder mieux ? Je voudrais me fondre en toi. Me jeter en toi comme on se jette dans un lac profond. Ne faire qu'un avec toi, dormir en toi, m'unir à toi corps et âme.

Hélas ! Tu n'es pas la première à souligner l'imperfection des amours.

On ne connaît jamais celle qu'on aime. On vogue à la surface de l'onde comme un voilier à la dérive... On essuie des grains, on connaît parfois des tempêtes. Mais on ne saura jamais rien des abysses, des gouffres que son âme recèle, ni des nefs qu'elle a englouties.

Lisez, et faites lire à vos amis :

« Le merveilleux parcours de Célestin »

Par Laure Clérioux

Lire en ligne / Contes et nouvelles.

Une description humoristique du parcours de deux enfants dans un système scolaire de nombreuses fois « réformé ».